

GOUDE MOOD

Quand on voit *La Fée électricité* de Raoul Dufy, on ne peut s'empêcher de penser à Jean-Paul Goude, à la prodigieuse énergie que dégage sa silhouette de Spirou. Celle d'un artisan qui aime le travail bien fait, et qui se définit lui-même comme illustrateur. Outre son incroyable inventivité, ce qui nous a conduit vers Jean-Paul Goude est son amour de l'exotisme, de la diversité du monde et des cultures, sachant que ce penchant avoué est la ligne directrice de son travail et de sa vie. Sa démarche est exemplaire en une époque pleine des tourments liés aux différences - notre Spirou surfant avec légèreté sur la vague des mélanges depuis longtemps. Sa conclusion de l'entretien sur l'impérieuse nécessité du « vivre ensemble » témoigne de son inébranlable positivité. Celle-ci nous rassure et revigore, comme celui qui la porte. *It's Tout Goude !*

Entretien réalisé par Michel Henochsberg.
Photo Philippe Baumann.

Lors de tes rares apparitions sur des tribunes publiques, chacun aura pu constater que tu affectionnes te mettre en retrait, comme si, à l'instar de Patrick Modiano, le vrai créateur n'était jamais un beau parleur !

Je suis dans l'économie de la parole, ou plutôt du discours, car j'y suis forcé : je n'ai pas les automatismes des intellectuels qui trouvent les mots justes pour rendre leur émotions ou opinions.

Je ne peux m'empêcher de voir en cette revendication de la simplicité, une sorte de posture qui se combine très bien avec ta notoriété médiatique, comme si tes images se suffisaient à elles-mêmes.

Peut-être, mais dans mon dernier livre, il m'est apparu important que Patrick Mauriès - qui est à l'origine du projet - écrive un texte qui accompagne mon itinéraire d'illustrateur. Je ne suis pas certain que mes images se suffisent à elles-mêmes. Disons que j'aime bien les commenter, parfois même après les avoir mises sur la place publique.

Est-ce que ta mère a déménagé ?

Non, elle vit toujours à Saint-Mandé dans le petit appartement que nous partagions tous les trois avec mon père. Aujourd'hui très âgée, elle n'est pas au meilleur de sa forme.

Il me semble qu'on ne peut comprendre ta trajectoire sans en revenir à ta mère, à Saint-Mandé, à la Porte Dorée, au musée des Colonies et au zoo de Vincennes.

A la Libération, à l'heure où les Français découvraient joyeusement toutes sortes d'américanisms, l'impact qu'a eu ma mère sur le quartier est difficile à imaginer. Danseuse américaine, jolie comme une actrice d'Hollywood, s'exprimant en français avec un accent à couper au couteau, elle était l'incarnation glamour d'une modernité triomphante. Elle est l'héroïne de mon enfance. C'est ma complice et nous sommes restés très proches.

De plus, pour forcer le trait, il faut savoir que nous ne sommes pas seulement morphologiquement identiques, mais aussi caractériellement. De mon père, qui est mort quand j'étais trop jeune, j'ai hérité de l'amour du travail « bien fait ».

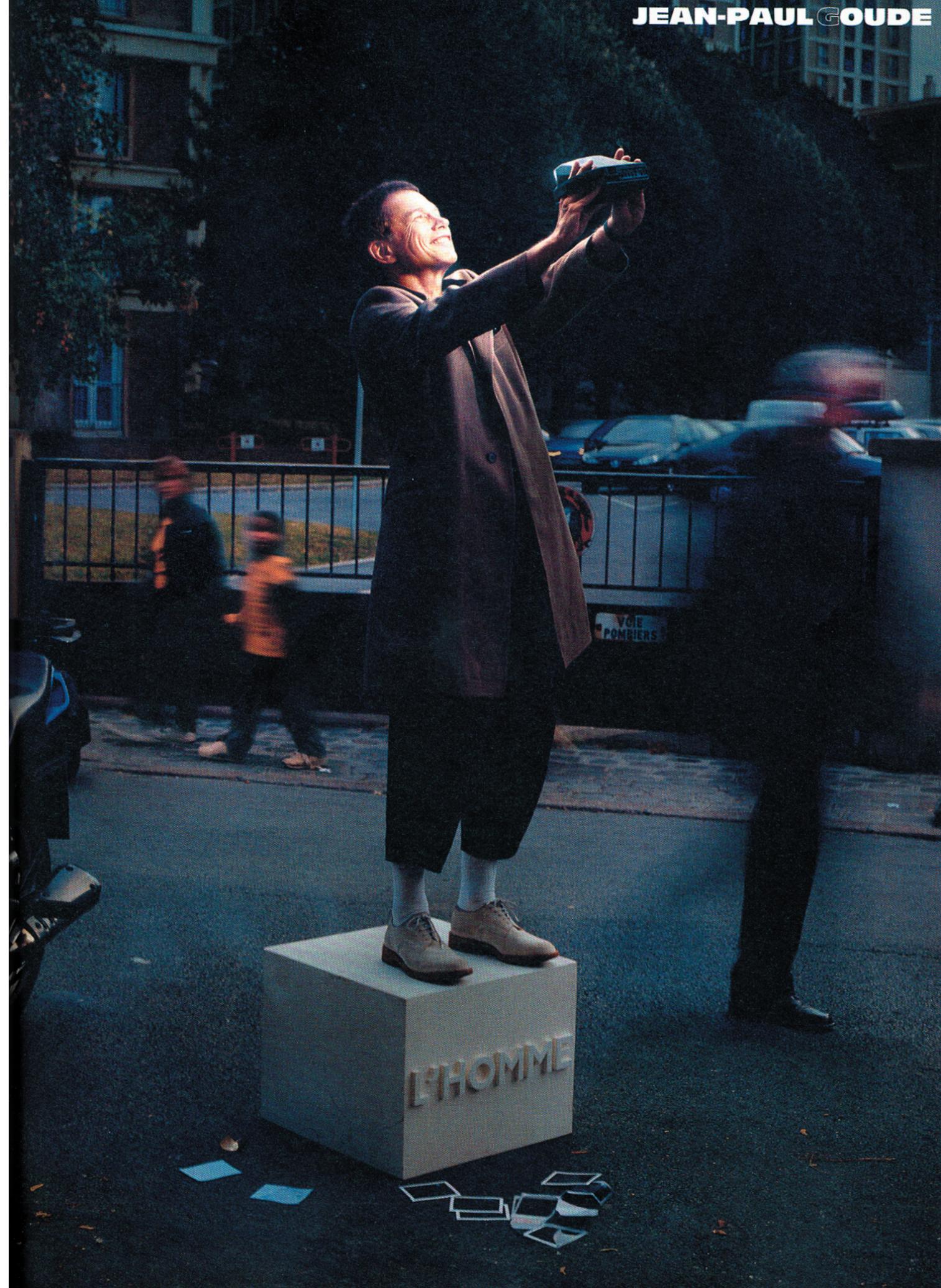
Et le quartier ? Saint-Mandé ?

Bien sûr, le quartier. L'école communale, les copains, les lectures enfantines. Les grands dessinateurs comme Jijé, Paul Cuvelier, et d'autres qui véhiculaient à travers leurs récits illustrés la sensibilité coloniale, voire colonialiste de l'époque. Ces bandes dessinées qui montraient le héros blanc flanqué d'un meilleur copain de couleur, sont restées à la base de ma culture. Il faut dire, pour revenir à ma mère, qu'elle m'avait ouvert la voie dans la mesure où elle avait dansé avec de grandes stars noires comme Ethel Waters, et qu'elle admirait profondément les danseuses du Cotton Club. Cependant, pour être honnête, ma mère qui est d'origine catholique-irlandaise, était loin d'être une militante des droits civiques.

Et tes rêves d'ado ?

Saint-Mandé est un quartier formidable avec son zoo hyperréaliste, son musée et ses fresques de femmes dénudées ; tout cela est à la source de mes inspirations enfantines. Et le rocher du zoo, qui à l'époque était bien plus beau qu'aujourd'hui (sorte d'oeuvre cubiste, il a été refait à la va-vite il y a quelques années), était le point focal de toutes mes fantaisies. C'est l'imaginaire de toute une carrière qui s'est forgé à partir de ces lieux, ouverts sur des horizons plus lointains et divers. C'est là que mon attirance pour l'exotisme a commencé.

Avec la sortie de votre livre, *Tout Goude*, on parle de toi dans la presse, insistant sur ton art du métissage. Ce concept ne m'apparaît



pas refléter exactement ton travail.

C'est le moins qu'on puisse dire. Je n'ai pas de théories sur le métissage, je le vis au quotidien, les «conséquences» de mes amours ayant produit trois enfants croisés. Le premier, un grand fils que j'ai eu avec Grace Jones, est moitié jamaïcain. Quant à ma fille et son petit frère, ils sont à moitié coréens ; une situation familiale qui pourrait s'avérer embarrassante à vivre pour moi tant la somme de mon travail est ponctuée d'images politiquement incorrectes. Je frémis d'avance à l'idée par exemple que mon grand fils, dont j'avais autrefois enfermé la maman dans une cage pour les besoins d'un spectacle disco particulièrement racoleur, me demande un jour des comptes.

Pour préciser je dirais que tu es du côté de l'apposition, du recouvrement, du masque, du déplacement de ces cultures ou ethnies plus que dans le métissage ?

Je dirais les deux à la fois. Il faut rappeler que la promotion de mon

aux vues de mon parcours et de la génération à laquelle j'appartiens. J'ai parlé récemment avec une historienne qui m'expliquait combien il fallait être aujourd'hui précautionneux avec un tel sujet. Il y a plusieurs années, un professeur de théologie noir-américain m'a offert un livre qui raconte l'expérience de Molly Spotted Elk, une danseuse indienne américaine d'origine penobscot qui s'était produite à Paris dans le contexte de ladite expo coloniale avant d'épouser un journaliste français de *Paris Soir* et partir pour Hollywood. Ses commentaires à l'égard du public parisien de l'époque, venu la voir triompher en compagnie des membres de sa tribu, semblent indiquer que son aventure parisienne ait été un des moments les plus heureux de son existence. Tu vois comme c'est difficile de parler à la place des gens !

Que penses-tu de l'affirmation de Carole Benzaken qui dit que les images sont au-delà du jugement ?

Je ne les vis pas comme cela parce que je suis avant tout l'illustrateur

C'est l'imaginaire de toute une carrière qui s'est forgé entre le zoo et le musée des Colonies de Vincennes, des lieux ouverts sur des horizons plus lointains et divers. C'est là que mon attirance pour l'exotisme a commencé.

livre s'est déroulée avec l'affaire des banlieues comme toile de fond à un moment où l'aspect politique du thème du métissage s'imposait plus que jamais. Cela dit, ma position est complexe car elle se résume dans les sentiments que j'ai souvent éprouvés envers des femmes d'origine ethnique différente de la mienne. Balançant entre attirance et rejet, célébration et scepticisme, j'ai souvent eu le sentiment d'être habité par cette contradiction. Par exemple, vis à vis de mon épouse asiatique, héritière de 6 000 ans d'histoire, qui m'apparaît comme insondable derrière son regard, je me retrouve après onze ans de mariage souvent perplexe. Elle ne se livrera jamais, c'est sa culture. C'est à la fois excitant, sublimement romanesque et... un peu perturbant.

Tu voulais rajouter une remarque concernant ton fils...

Oui, récemment, lui Noir, et moi Blanc, avons parlé librement des émeutes des banlieues. Pour répondre à nos questions très basiques, nous avons essayé de réfléchir, et en fin de comptes, nous n'avons pu que nous rejoindre dans l'inquiétude : nous ne savons pas comment tout ça va évoluer et se terminer. Nous avons le sentiment banal que la ghettoïsation de certains n'a pas été envisagée politiquement en temps utile.

Ce constat complète tes propos sur l'état des esprits au moment de la célébration du Bicentenaire de la Révolution et l'extraordinaire spectacle que tu as imaginé. Tu parles d'un moment d'utopie ?

Exactement. Disons que dans les années quatre-vingt, celles du socialisme miterrandien, régnait en France une atmosphère propice à mes images. Ça collait bien ; une forme d'ouverture, bien que teintée d'un certain paternalisme. C'est avec le recul qu'on peut avancer le terme d'utopie pour le Bicentenaire, en regard de ce qui se passe aujourd'hui, un monde apparemment moins libre, moins débridé, plus soucieux et sourcilieux.

Sans vouloir te choquer, ton show du Bicentenaire rejoint l'exposition coloniale de 1931 et les débats actuels qu'elle suscite.

Je suis conscient que même si ce spectacle a été un événement très marquant pour la société française d'alors, il est teinté d'une sensibilité qu'on pourrait qualifier de postcoloniale ; ce qui me semble cohérent

de mes idées. Pour moi, c'est donc une erreur que d'avancer une telle proposition. Mes images viennent pour traduire ou pour exprimer le fond de l'instant, du moment : elles se rapportent donc à un projet, et en ce sens elles correspondent à quelque chose. C'est pourquoi je les assume, parfois je les explique et je les situe toujours dans le contexte historique, à tous les sens du terme, qui les a produites. C'est ainsi que je parle aujourd'hui de l'image de Grace Jones, à poil dans sa cage, que certains me reprochent aujourd'hui. Je leur réponds que dans les années soixante-dix tout le monde posait nu, que Grace adorait jouer les panthères, qu'elle aimait provoquer, et qu'elle incarnait elle-même une forme de décadence. C'est cette configuration qui a enfanté l'image que j'ai fait d'elle, que je ne referais vraisemblablement pas aujourd'hui pour cause de correction politique. De plus, pour l'intelligence de cette image, il faut aussi ajouter qu'elle s'inscrivait évidemment dans les rapports personnels que nous avions, rapports qui étaient bourrés de contradictions, moi-même étant évidemment fasciné par Grace, mais ayant aussi la volonté de la critiquer, surtout dans les dimensions excessives et douteuses du personnage.

Avec Farida, tu rencontres l'arabe, la culture musulmane et ça semble différent.

Très différent même : Farida est un symbole. Le projet Farida était beaucoup plus important pour moi, beaucoup plus ambitieux aussi, et si l'écho a été moindre, c'est surtout parce que, à l'inverse de Grace Jones, Farida était tout sauf une exhibitionniste. Elle était porteuse d'autre chose, et on peut le constater en lisant son poème publié dans *Tout Goude*, écrit quand elle a une vingtaine d'années. Selon moi, c'est un petit chef-d'œuvre de sensibilité et d'humour noir. Farida avait une réelle profondeur. J'aurais dû la produire moi-même, mais par manque de moyens, j'ai dû abandonner le projet de la mise en musique et en scène de son poème. Je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'elle m'aurait suivi jusqu'au bout, car sous ses airs bravaches, c'est une fille secrète et très pudique. Quoi qu'il en soit, elle reste à mes yeux la représentation fidèle de sa culture, profonde et farouche. Je l'ai toujours respectée.

Tu avais aussi de bons rapports avec le frère de Farida ?

Il allait avoir 30 ans quand elle me l'a présenté. Il semblait très



Le Bicentenaire,
costume : France.

inquiète. Marqué par son milieu social, il avait connu des fortunes diverses et souhaitait changer de vie. J'espère l'avoir aidé au sens où je l'ai présenté à un producteur qui lui a donné sa chance. Après des années de galère, c'est à sa force de caractère et à son intelligence qu'il doit aujourd'hui sa profession de producteur installé. Une belle reconversion. Nous discutons souvent ensemble des événements, simplement et directement, sans entrer dans les méandres des interdits et des non-dits.

Par rapport au Bicentenaire, célébration de la diversité raciale tu dis maintenant que tu avais en quelque sorte pressenti ce qui arrive aujourd'hui en France...

N'exagérons rien. J'arrivais en France dans les années quatre-vingt après treize ans d'Amérique. J'étais sur un nuage et ne comprenais pas ce qu'était le socialisme français. J'étais à l'époque un New-Yorkais déconnecté de la réalité française, de sa situation politique.



Jean-Paul Goude à l'Echangeur lors des rencontres-débats Modernités On-Off, janvier 2006.

Durant la préparation du Bicentenaire par exemple, je me souviens m'être confié à un de mes collaborateurs proches du pouvoir pour lui faire part de ma circonspection à l'égard de son apologie délirante des tags. Il me semblait que les encourager pouvait donner de faux espoirs à des jeunes qui se voulaient artistes. Car, à mes yeux, si un tag est une manifestation d'ordre social, compréhensible, c'est rarement une oeuvre d'art, même si Keith Haring et Jean-Michel Basquiat ont commencé leur carrière dans la rue. J'avais l'impression que la naïveté qui animait certains politiques frôlait une démagogie qui allait inévitablement alimenter la discrimination raciale et sociale. Je dirais aujourd'hui que mon regard de New-Yorkais et la distance salutaire qu'il créait, me rendait dubitatif de ce qui se passait en France.

Pour notre revue, tu incarnes la positivité française dans la mesure où tu mets en scène et en lumière la diversité créatrice du monde. J'estime que, malgré toi, tu te retrouves dépositaire d'une sorte de

Je souhaite que mon attirance de l'exotisme soit partagée par tous, que l'exotisme aujourd'hui en disgrâce redevienne positif. Mon univers est définitivement celui du « vivre-ensemble ».

mission car tu incarnes l'avenir. Tu es un exemple déterminant...

J'ai toujours voulu attirer le regard du public vers une esthétique qui est la mienne, et cela en dépit des tendances, quelles qu'elles soient. J'ai le sentiment que ce qui m'émeut ne touche pas forcément les autres. Mon dessin m'est très personnel. Pour répondre à ta question, la mission que je revendique consiste tout simplement à faire aimer aux autres ce qui m'émeut. Et pour cela, il faut que je réussisse à mettre ce qui m'émeut en valeur. C'est finalement pourquoi je me sens aussi proche du monde du théâtre, du cinéma et de la mode. En tout cas beaucoup plus que celui de la pub.

Jean-Luc Godard a fait des films publicitaires...

Il paraît, mais je n'en ai vu aucun. Godard a surtout affirmé qu'un des plus beaux films de l'histoire du cinéma reste *Picnic en pyjama* de Stanley Donen. Je suis plus que d'accord avec lui bien que ce film reste l'adaptation d'une «opérette» avec tout ce que

le caractère péjoratif de ce mot véhicule en américain. Si c'est un chef-d'oeuvre, c'est surtout grâce aux pépites chorégraphiées par Bob Fosse et l'argument du film à caractère vaguement politique qui le sauve d'une mièvrerie qu'on associe souvent aux opérettes. Cependant, grâce à trois ou quatre numéros musicaux réglés par Bob Fosse, et malgré un casting plus que discutable, ce film est effectivement un bijou. Il est question que la Cinémathèque de la danse me permette d'en montrer quelques extraits lors d'un événement à venir.

Tout ton travail repose sur la diversité. Tu crées dans tes images une coexistence et une beauté du divers, de l'étranger. En restituant cette beauté, tes images disent qu'on peut vivre ensemble, et que c'est attirant, et même excitant, de vivre ensemble.

C'est exact. Mes images se veulent d'espoir. C'est en ce sens que j'avais conçu le défilé du Bicentenaire qui relevait d'une utopie, mais ces idées généreuses me plaisent, comme celles des Droits de l'homme, et elles contrecarrent les haines qui se manifestent trop facilement de nos jours. Certains raillent mes illusions, mais je préfère ces convictions peut-être naïves, aux attitudes fascistes qui s'étalent. Mon imaginaire, mes goûts, vont dans cette direction. Mon univers est définitivement celui du « vivre-ensemble »

AZYMUT

LA REVUE DES MODERNITÉS / FEVRIER 2006 / N° 0